

**Emmanuelle Chapron**

**Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, Aix-en-Provence, France**

**Institut universitaire de France**

**« Bibliothèques », dans Dionigi Albera, Maryline Crivello, Thierry Fabre et Mohamed Tozy (dir.), *Dictionnaire de la Méditerranée*, Arles, Actes Sud, p. 164-171.**

### **Bibliothèques**

La Méditerranée est-elle une « machine à faire des bibliothèques » comme elle l'est, selon la formule de Paul Valéry, « à faire de la civilisation » ? Dans quelle mesure son espace est-il une échelle pertinente pour écrire une histoire des bibliothèques qui soit, indissociablement, celle des pratiques du travail savant, des enjeux de pouvoir liés à la maîtrise de l'écrit et des savoirs, du statut du livre dans la construction des identités collectives ? Inaugurée en 2002 sous les auspices de l'Unesco, la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie porte les habits neufs d'un des paradigmes les plus anciens et les plus prégnants de l'imaginaire de la bibliothèque. Son architecture est saturée du souvenir de sa fondation par Ptolémée Sôter (au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). Le disque géant de son toit penché vers la mer mime le passage des siècles et embrasse, de sa forme circulaire, tous les savoirs du monde. Mais sa gigantesque salle de lecture, capable d'accueillir 2 000 lecteurs sur ses sept niveaux en balcon, n'est pas celle des « bibliothèques sans public » du monde hellénistique, ressource d'une étroite élite savante qui poursuivait son travail et ses conversations dans les espaces semi-ouverts du jardin et du portique. L'héritage qu'elle porte est plus récent et aussi plus septentrional : c'est celui des grandes bibliothèques de lecture publique imaginées au XIX<sup>e</sup> siècle, au British Museum ou à la Bibliothèque nationale à Paris.

Rendre compte de la spécificité des phénomènes impose ainsi d'articuler la Méditerranée à des espaces plus larges, à géométrie variable, dont elle peut n'être qu'une périphérie. L'Antiquité hellénistique et romaine (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – IV<sup>e</sup> apr. J.-C.) est sans doute le seul moment où le monde des bibliothèques peut être embrassé à partir de la mer Intérieure. Lorsque le nouveau califat abbasside transporte sa capitale de Syrie vers la Mésopotamie en 750, l'orientalisation du monde arabo-musulman se ressent jusqu'à l'Espagne d'al-Andalus. C'est en grande partie par les travaux de copie, de traduction et de commentaire réalisés à la Maison de la sagesse (*Bayt al-hikma*) de Bagdad que les livres d'Aristote ou de Ptolémée sont connus en Occident. Inversement, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, l'axe culturel et économique de l'Europe bascule progressivement vers son angle nord-ouest. Les Provinces-Unies et l'Angleterre, devenues « magasins de l'univers », forment le creuset de nouveaux modèles bibliothéconomiques dont les répercussions se font sentir jusqu'à aujourd'hui tout autour de la Méditerranée.

Mais l'histoire de la bibliothèque en Méditerranée est aussi celle d'un dialogue entre deux rives, successivement accéléré ou ralenti, rarement interrompu, qu'il importe de retracer.

## **L'âge des empires : la Méditerranée comme « système textuel polycentrique »**

Fondée au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la bibliothèque d'Alexandrie est la matrice d'un imaginaire du livre et de la bibliothèque qui constitue l'un des plus solides points communs entre les deux rives de la Méditerranée. Son souvenir hante les bibliothèques romaines du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., les « maisons de la sagesse » de l'Islam médiéval, les fondations humanistes et princières de la Renaissance italienne, le rêve irénique des polyhistoriens allemands du XVIII<sup>e</sup> siècle, et jusqu'à la notice « Bibliothèques » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert et aux réalisations architecturales les plus contemporaines. Inversement, sa fondation résulte elle-même d'une confluence. À travers la figure de Démétrios de Phalère, disciple d'Aristote et premier bibliothécaire alexandrin, les Ptolémées se posent d'abord comme les héritiers d'une invention née dans le milieu des écoles philosophiques grecques, celle d'Aristote ou d'Épicure. La constitution de dépôts de livres reflète alors une transformation majeure dans les pratiques savantes, puisqu'elle rend possible l'exercice de la pensée à partir de la confrontation des textes et des idées : la doxographie.

Des collections grecques au gigantisme alexandrin, il y a une différence d'échelle, celle que permet la greffe des systèmes archivistiques élaborés par les anciennes civilisations orientales pour conserver des quantités importantes de traces écrites. Mais il y a bien plus que cela. Car la bibliothèque d'Alexandrie est aussi, ou d'abord, un lieu de pouvoir. Comme le souligne Christian Jacob, la bibliothèque universelle doit être le jardin d'acclimatation de tous les savoirs de la « terre habitée », le moyen de leur ancrage dans l'espace linguistique et politique de l'hellénisme. Réunis par une politique volontariste et systématique d'acquisitions, de traductions et de commentaires, les livres et le milieu intellectuel alexandrins donnent au royaume des Ptolémées un éclat culturel sans précédent. Ils constituent un point d'attraction pour les savants de toute la Méditerranée lagide, de Cyrène aux îles de l'Égée. La concurrence effrénée des royaumes rivaux pour acquérir des livres accompagne la fondation d'autres grandes bibliothèques sur le pourtour méditerranéen, comme celles de Pergame et d'Antioche. C'est aussi la forge de nos légendes modernes, comme celle qui attribue l'invention du parchemin à Pergame privée de papyrus par la jalouse Alexandrie.

Les transferts, copies et vols de livres constituent alors le monde hellénistique en un « système textuel polycentrique » (Luciano Canfora). De ce système, Rome devient progressivement un point nodal, à partir du moment – au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – où les bibliothèques des royaumes vaincus, comme celle de Macédoine ou du Pont, ne sont plus redistribuées localement aux alliés, mais saisies comme butin de guerre et transportées dans la capitale. Recueilli, l'héritage hellénistique est aussi dépassé sur deux points. D'abord par un nouvel agencement spatial, qui réunit en une seule salle (ou plutôt en deux jumelles, grecque et latine) les fonctions précédemment séparées du magasin des livres et de la déambulation savante. Ensuite par l'invention de la « bibliothèque publique » dont l'archétype, depuis la fondation d'Asinius Pollio en 39 av. J.-C., marque durablement la civilisation occidentale. Avec le théâtre, la place publique, le sanctuaire, la bibliothèque fait partie de ce système monumental constitutif du modèle de la cité qui domine à l'époque impériale tout le bassin méditerranéen, de manière relativement uniforme, d'Halicarnasse en Asie Mineure à Timgad la numidienne.

## Des destins séparés ? (III<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)

La dislocation de l'Empire romain à partir du III<sup>e</sup> siècle, puis la conquête musulmane à partir du VII<sup>e</sup> siècle, provoquent l'écartèlement durable des modèles bibliothécaires. En Occident, les bibliothèques « fermées comme des tombeaux » (selon le témoignage d'Ammien Marcellin, au IV<sup>e</sup> siècle) disparaissent des villes. C'est dans les milieux monastiques qu'elles se reconstituent, au rythme où le monachisme apprivoise la culture écrite et la monopolise, presque sans partage avec le monde séculier jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle. Le phénomène est relativement septentrional : c'est moins en Italie que dans la moitié nord de la France, en Angleterre et dans le monde germanique, que se mettent en place des collections qui ne comptent tout d'abord que quelques dizaines, puis quelques centaines de volumes. Dans le monde musulman, au contraire, la force du phénomène urbain, l'essor de l'industrie papetière à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, le rôle central du livre dans l'islam, la puissance sociale associée à sa collection, sont le creuset de bibliothèques dont le nombre et le faste sidèrent les voyageurs occidentaux.

Nés dans le califat des Omeyyades à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, développés par les Abbassides après 750, ces « cabinets de la sagesse » puisent à l'imaginaire alexandrin. À Bagdad, le calife al-Ma'mûn (813-833) n'a-t-il pas été inspiré en rêve par Aristote lui-même ? Espace de vie et de travail des savants pensionnés par le pouvoir, sa bibliothèque est un immense laboratoire textuel, où sont traduits en arabe les manuscrits persans, indiens, grecs surtout. Des copies en parviennent jusqu'aux bibliothèques d'al-Andalus, Cordoue, Tolède, Séville, d'où les chassera quelques siècles plus tard la Reconquista, en un mouvement de retour vers les rives sud de la Méditerranée. À l'instigation des élites sociales, un tour de force juridique favorise à partir du IX<sup>e</sup> siècle la pérennisation de ces collections dans le monde musulman : c'est la possibilité d'en faire l'objet d'un *waqf* (fondation pieuse), c'est-à-dire de les rendre inaliénables, dispositif originellement réservé aux biens immeubles. Les « Maisons de la science » (*Dâr al-'ilm*) fondées par les lettrés et les princes chiites du X<sup>e</sup> siècle s'installent alors au cœur de l'espace public de la cité, ouvertes à qui veut lire, copier ou admirer les manuscrits. Accompagnant le déclin de l'autorité califale, la multiplication des dynasties autonomes et la concurrence du mécénat entraînent la création de nouveaux foyers culturels. Le Caire, capitale des Fatimides fondée en 969, en est l'un des plus brillants : une somptueuse bibliothèque, ornée de tapis et de milliers de manuscrits calligraphiés, y est ouverte en 1005 par le calife al-Hakim. Le milieu du XI<sup>e</sup> siècle marque pourtant un tournant : épuisées par les rivalités dynastiques, épurées par l'orthodoxie triomphante, ravagées par les Berbères (à Cordoue en 1012), par les croisés (à Tripoli en 1109) ou par Saladin (au Caire en 1172), beaucoup de bibliothèques connaissent alors d'importantes destructions. À cette époque, les livres migrent vers les écoles (*madrassa, medersa*). Dans ce cadre, « les bibliothèques allaient devenir de plus en plus des outils de *conservation*, au sens matériel et idéologique du terme » (François Géral).

À cheval entre monde musulman et chrétienté latine, l'Espagne en éclaire les écarts et les rencontres. Non que les bibliothèques monastiques de Ripoll ou de Silos aient beaucoup à voir avec l'exubérance des collections cordouanes. Le plus important est que s'opère alors, des unes aux autres, un vaste transfert de la mémoire des textes antiques, grâce à des relais

comme l'école des traducteurs de Tolède. Peut-on imaginer que glisse, avec cette mémoire textuelle, tout un imaginaire de la bibliothèque, celui de la culture urbaine et du mécénat politique, dont les bibliothèques princières qui se développent en Europe à partir du xv<sup>e</sup> siècle auraient pu se ressouvenir ? Ainsi, c'est d'Espagne – plus précisément, de la bibliothèque fondée en 1584 par Philippe II au monastère de l'Escorial – que provient l'innovation bibliothéconomique majeure de l'époque : celle qui consiste à ranger les livres dans des armoires murales, et non plus dans des pupitres alignés sur deux rangs comme des bancs d'église. François Géral souligne, à juste titre, qu'il s'agit là de l'agencement spatial le plus courant dans les bibliothèques de l'Islam.

### **L'Europe de Gutenberg et l'Empire manuscrit : de l'humanisme à l'âge des révolutions**

C'est dans une autre zone frontalière, l'Italie, qu'apparaissent à cette époque de nouveaux modèles bibliothécaires appelés à circuler dans toute l'Europe : la bibliothèque humaniste, celle des cours princières, la bibliothèque armée de la Contre-Réforme. Toutes puisent, d'une certaine manière, à un imaginaire de la bibliothèque antique qu'elles réactivent différemment. Comme le souligne Armando Petrucci, les bibliothèques italiennes du xv<sup>e</sup> siècle sont hantées par le fantôme des grandes bibliothèques de l'Antiquité. D'Alexandrie ou de la plus tardive Césarée, elles reprennent le fil de la bibliothèque comme centre de critique textuelle, dépôt de textes épurés et corrigés. De Sénèque, celui d'une bibliothèque resserrée sur un canon de textes chéris. Ainsi, même placée « in communem utilitatem », la bibliothèque publique des humanistes est l'instrument de travail choisi d'une élite savante. Dans les premières années du xvii<sup>e</sup> siècle, les nouvelles bibliothèques Ambrosienne (à Milan) et Angelica (à Rome) manifestent l'écart entre le projet des humanistes et celui de la Contre-Réforme. Considérées comme les premières bibliothèques publiques « modernes », à l'instar de la Bodléienne d'Oxford, elles reflètent l'ambition des élites ecclésiastiques de façonner un instrument intellectuel à l'usage de la reconquête religieuse. C'est aussi l'époque où la Vaticane se couvre de fresques vantant les mérites des fondateurs de bibliothèques, Esdras et Darius en tête (1588), et où la congrégation romaine de la Propagation de la foi (1622) se dote d'une imprimerie pourvue de caractères en 48 langues différentes. Il faut souligner combien l'imaginaire de la bibliothèque d'Alexandrie que l'on voit ici mobilisé par la Contre-Réforme a pu être, au même moment, utilisé de façon contraire. En 1602, l'opuscule *De bibliothecis* de l'antiquaire Juste Lipse (1547-1606), fruit d'une recherche érudite sur les bibliothèques antiques, promeut l'idéal irénique d'une bibliothèque conçue comme lieu de recherches sans orientation religieuse, « institution d'une neutralité optimiste face aux divisions confessionnelles et culturelles de l'Europe » (Paul Nelles). Si les fresques vaticanes font d'Alexandrie le berceau de la traduction de la Bible des Septante, comment ne pas penser la destruction de la même bibliothèque par l'empereur chrétien Théodose, au iv<sup>e</sup> siècle, comme un exemple particulièrement édifiant des conséquences de l'intolérance religieuse ?

Le modèle de la bibliothèque publique n'est pas, à l'époque moderne, une réalité purement occidentale. Si l'Empire ottoman ne connaît, longtemps, que les bibliothèques *vakif* des mosquées et les collections de prestige des sultans, l'ouverture en 1678 de la bibliothèque publique Köprülü constitue une modernité bibliothéconomique rapidement imitée : Istanbul compte 35 bibliothèques publiques à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Par certains traits (la superposition

des préoccupations religieuses, patrimoniales et micropatriotiques des fondateurs, la restriction du public, *de facto*, à une élite savante, la mise en place d'un modèle architectural qui perdure jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle), ces bibliothèques peuvent faire penser à leurs contemporaines occidentales. Mais elles se développent sur le fond d'un analphabétisme sans commune mesure (1 % des Ottomans musulmans savent lire vers 1800) et dans un monde où l'imprimé reste rare jusqu'au dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. De fait, la plus importante bibliothèque publique d'Istanbul compte moins de 3 000 manuscrits en turc, arabe et persan.

### **La bibliothèque méditerranéenne à la forge des identités collectives**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la poussée de l'idée nationale se traduit par l'investissement des bibliothèques comme lieu identitaire. Dans la Grèce de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les difficultés croissantes de l'Empire ottoman, la montée en puissance de la bourgeoisie négociante et les voyages d'étude de sa jeunesse en Occident favorisent la création de bibliothèques. C'est d'Amsterdam que le négociant Ioannis Pringos fait expédier, en 1763, 8 000 volumes pour en fonder une dans son village d'origine, car « la lecture ouvre les yeux du lecteur et fait de lui un homme conscient ». Dans ce contexte, la bibliothèque peut bien apparaître comme le fruit d'un programme ambigu d'occidentalisation du monde ottoman. Ce serait oublier que c'est aussi un élément de l'héritage grec classique, dont le réinvestissement est capital dans le processus d'identification nationale grecque.

Dans la frange méditerranéenne de l'Empire austro-hongrois, c'est autour de la fondation de « bibliothèques centrales » que se cristallisent les aspirations nationales. On sait combien, dans les pays occidentaux et à Vienne en particulier, les évolutions des bibliothèques d'État ont constitué un miroir des paradigmes politiques dominants, de l'absolutisme princier à la politique des Lumières, à celle de la démocratie et des nationalités (Frédéric Barbier). En Croatie, les années 1850-1870 sont ainsi marquées par le projet de réunir plusieurs fonds de livres en une unique institution. C'est dans l'enceinte de la nouvelle université de Zagreb que se met en place une bibliothèque dotée des fonctions propres à une bibliothèque nationale, sur le modèle viennois : institution du dépôt légal en 1875, politique d'acquisition exhaustive de manuscrits et livres en langues slaves, constitution d'outils bibliographiques *ad hoc*, ouverture vers un large réseau d'utilisateurs qui préfigure « un espace national du livre ». Dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, c'est la construction d'une identité collective croate, au détriment de sa composante serbe, que suggère l'évolution des collections et du décor. La bibliothèque devient « nationale » en 1938, au terme d'un processus proprement politique qui confère à la Croatie un statut de large autonomie à l'intérieur du jeune Royaume yougoslave.

Sur la rive sud de la Méditerranée, la colonisation européenne constitue un moment de rupture dans l'évolution endogène des bibliothèques. Surimposées au réseau bibliothécaire ancien des *medersas*, des mosquées et des *zaouïas* (confréries religieuses), les bibliothèques installées par l'administration française entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la Première Guerre mondiale manifestent tout l'enjeu politique d'un savoir sur les espaces. Au Maroc, le premier noyau des bibliothèques publiques est constitué par les structures documentaires utilisées pour l'exploitation du territoire (Société de géographie, Mission scientifique du Maroc, etc.). Avec l'indépendance, ces bibliothèques acquièrent un statut de bibliothèque « nationale », avec les attributs afférents. Mais à l'inverse des processus européens et sud-américains, cette

transformation n'a pas suscité une réelle réappropriation patrimoniale de la part des populations. Ainsi la Bibliothèque générale et archives de Rabat, fondée en 1919 par Lyautey, premier résident général de France, est-elle aujourd'hui désinvestie par l'État comme par la société civile. Les usages les plus intenses, note Anouk Cohen, y sont le fruit de la politique d'arabisation menée au début des années 1980 : la salle de théologie et de religion, la plus soignée, est la plus occupée par les lecteurs. Au Maroc comme en Algérie, c'est dans les bibliothèques privées qu'il faut chercher le *continuum* d'une tradition bibliothécaire endogène, comme dans la bibliothèque Sbihi de Salé, dont le vaste complexe culturel et religieux, fondé en 1967, revisite à nouveaux frais l'esprit des antiques « maisons de la sagesse ».

Emmanuelle Chapron

### **Bibliographie**

- BARATIN, Marc et JACOB, Christian (dir.), *Le Pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, Albin Michel, Paris, 1996.
- BARBIER, Frédéric et MONOK, Istvan (dir.), *Les Bibliothèques centrales et la construction des identités collectives*, Leipziger Universitätsverlag, Leipzig, 2005.
- CAVALLO, Guglielmo, *Le biblioteche nel mondo antico e medievale*, Laterza, Rome, 1993.
- COHEN, Anouk, « Quels usages de la bibliothèque au Maroc ? », *Conserveries mémorielles* [en ligne], 5, 2008.
- GEAL, François, « Les bibliothèques d'al-Andalus », in François Géal (dir.), *Regards sur al-Andalus (VIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Casa de Velasquez - Éditions Rue d'Ulm, Madrid - Paris, 2006, p. 11-46.
- HITZEL, Frédéric (dir.), « Livres et lecture dans le monde ottoman », numéro thématique de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 87-88, Édisud, Aix-en-Provence, 1999.
- TOUATI, Houari, *L'Armoire à sagesse : bibliothèques et collections en Islam*, Le Seuil, Paris, 2000.

### MOTS-CLES

Architecture – Identité nationale – Livre – Politique culturelle – Savoirs